Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d’information

Saison 2, épisode 7 : Douce Dibondo, transcription
Durée : 26 minutes et 11 secondes
Lien article *Balises :* https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-douce-dibondo/
Licence : CC BY-SA 4.0

Douce Dibondo (intro, extrait de l’épisode)
La somme de ces trois-là, de ces trois livres, montre 25 % du travail de jardinière que j'ai effectué en termes d'inspiration, en termes de capacité à oser aussi. En fait, ce n'est jamais facile, ça paraît parfois tellement instinctif, intuitif, les moments ou les lieux où on puise nos inspirations en tant qu'artiste. Et le fait de revenir à ces sources-là, ça devient des boussoles pour les prochains projets d'écriture.

Lauren Malka (voix off sur générique d’ouverture)
Vous écoutez, Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi est installée dans le bâtiment Lumière à Paris, le temps des travaux du Centre Pompidou. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi.
Aujourd'hui, je rencontre Douce Dibondo, écrivaine dont la poésie et la pensée agissent sur notre époque comme des décharges lumineuses. Remarquée d'abord pour son podcast Extimité, co-créé avec Anthony Vincent pour proposer un espace intime et politique aux récits des marges, Douce Dibondo a forgé une œuvre littéraire engagée, depuis ses recueils de poésie, *métacure* et *infra/seum* chez Blast, à son essai *La Charge raciale. Vertige d'un silence écrasant*.
Dans son premier roman, intitulé *Le Mouvement*, paru aux éditions Rivages en cette rentrée littéraire 2026, Douce Dibondo nous raconte l'histoire d'un deuil impossible : celui de Kaya, disparue brutalement à 24 ans et dont la sœur jumelle Kem refuse d'accepter la perte. Entourée d'une bande d'ami·es, Kem remonte la piste des derniers mois de la vie de sa sœur pour traquer son agresseur au sein même de leur réseau militant. Ensemble, ses camarades de lutte vont inventer une justice à leur image : spectaculaire, collective et poétique.
Je retrouve Douce Dibondo à la sortie du métro Cour Saint-Émilion pour l'escorter jusqu'à la Bpi, ce lieu où, comme dans son roman, se croisent la poésie et la révolution.

Lauren Malka
Bonjour Douce Dibondo !

Douce Dibondo
Bonjour !

Lauren Malka
Comment allez-vous ?

Douce Dibondo
Et bien ça va très bien, merci ! Et vous ?

Lauren Malka
Très bien. Merci d'être avec nous ! Alors on est un 1er septembre, il y a un parfum de rentrée des classes, de rentrée littéraire, de rentrée en général. La rentrée, ça vous donne envie de fuir ou c'est quelque chose que vous aimez bien ?

Douce Dibondo
C'est vrai qu'après une période estivale très calme, je me suis sentie un peu captive de mon environnement et de mon quartier, d'une solitude un peu forcée... C'est vrai que je me sens un peu plus emballée, cette fois, de cette rentrée 2026-2027. Donc pour moi, c'est synonyme d'action et d'aventure.

Lauren Malka
Elle est spéciale cette rentrée pour vous...

Douce Dibondo
Oui, tout à fait. Cette rentrée, elle présage de beaucoup de mouvement et d'action pour moi parce que je vais défendre mon premier roman, donc forcément, ça me titille. *(rires)*

Lauren Malka
On va en parler...
On va aller ensemble à la Bpi, un jour de fermeture, puisqu'on est mardi, donc on va y entrer par effraction, vous aurez toute la bibliothèque pour vous. Qu'est-ce que ça vous inspire ?

Douce Dibondo
L'envie d'y passer toute la nuit, forcément... C'est le rêve, je pense, de moi petite fille d'avoir accès à autant de livres et de culture, finalement.

Lauren Malka
On y va ?

Douce Dibondo
Oui, on y va !

Lauren Malka
Alors… Qu'est-ce que ça vous évoque la bibliothèque ? Est-ce-que c'est un lieu que vous fréquentez souvent ?

Douce Dibondo
La bibliothèque, en tout cas dans mon enfance, c'est un lieu que j'ai beaucoup fréquenté, notamment quand je suis arrivée en France, en Essonne, où, pour le coup, c'était vraiment un refuge pour moi d'accéder à tous ces mondes fantastiques. Parce que plus jeune, c'était plutôt littérature classique par ma sœur, mais aussi beaucoup de *fantasy*, de BD, de romans épiques, etc. Et puis quand je suis arrivée en France, oui, cette solitude un peu forcée par l'exil... Les romans, la littérature me permettaient d'avoir un petit baume au cœur et de me sentir liée à l'humanité un peu plus.

Lauren Malka
On va parler de votre premier roman, *Le Mouvement*, qui vient de paraître. Déjà, comment ça s'est fait pour vous ce passage à la fiction, après avoir écrit de la poésie engagée, des essais épistolaires, politiques ?

Douce Dibondo
La fiction me semblait nécessaire pour montrer comment, certes, on est beaucoup dans de la théorie, notamment dans les milieux dans lesquels je fais partie, en tant que militante dans un milieu progressiste, mais que derrière la théorie, on va dire, les blocs monolithiques, il y a aussi des petites graines, c'est-à-dire les vécus de personnes... Il y a aussi de la sensibilité, de la chair, du sang, du plasma, et c'était important de montrer les coulisses de tout ce qui se joue, de tous les enjeux. De joie mais aussi de trahisons, de blessure, d'égo à calmer ou parfois à éradiquer pour... un sens collectif meilleur. Et donc la fiction c'est un moyen de dire : « Regardez-nous, nous sommes humains, certes nous défendons des causes qui sont parfois très lourdes mais ça part du cœur ! »

Lauren Malka
C'est vraiment l'un des messages de votre roman justement. C'était un pas difficile à faire pour vous, ou ça vous est venu tout naturellement ?

Douce Dibondo
Je pense que ça a été éminemment cathartique aussi, parce que cette histoire du *Mouvement*, elle part d'une réalité plus ou moins réelle, que j'ai évidemment mise en fiction. Donc il y avait ce besoin-là, cet élan, justement, de faire quelque chose de cet amas, de cette réalité, que je n'avais pas demandé à vivre, en fait. Il fallait que j'en fasse quelque chose.
Et puis le moment du travail, de la précision, de la technique, de ce que ça convoque, un roman, l'imaginaire, mais aussi la recherche, là pour le coup c'était un apprentissage. J'ai l'impression que désormais ma toile d'écriture se déploie avec l'essai, la poésie, le roman, et que je vais pouvoir naviguer un peu plus en confiance dans tous ces mondes-là.

Lauren Malka
Vous parlez de la matière que vous aviez, que vous n'aviez pas demandé mais qui vous est tombée dessus. Vous en dites trop ou pas assez, on ne peut pas s'empêcher de vous demander : est-ce que la matière de départ était autobiographique ?

Douce Dibondo
Oui, autobiographique dans le sens où cette trahison-là, que j'essaie en tant qu'autrice et en tant que narratrice de transmuter, c'est une réalité qui nous est arrivée. Ce sont des faits qu'on a dû régler politiquement mais aussi humainement.
Évidemment, l'art c'est aussi le fait de tricher, notamment en littérature, donc j'ai étiré l'histoire, j'ai étiré les personnages, j'ai étiré ce mouvement de vengeance, de deuil. Et cette aspiration collective que j'aurais voulu voir advenir à l'époque où cette trahison-là est arrivée. Et donc oui, ça part de quelques graines autobiographiques, en tous cas.

Lauren Malka
On va rentrer un petit peu dans le détail de l'histoire.
Dès les premières phrases du roman, on comprend immédiatement qu'il sera question de deux sœurs jumelles, Kem et Kaya, que l'une des deux vient de mourir et que c'est elle, cette sœur défunte, qui va nous raconter l'histoire. On accepte le *deal* en tant que lecteur·rice, on se laisse porter, même si c'est une voix suspendue au-dessus du réel et hors du temps.
Est-ce que, pour vous aussi, ça a été très clair tout de suite ? Comment vous est-elle venue, cette voix ?

Douce Dibondo
Cette voix de narratrice dans l'éther, comme je le dis bien au début du roman, elle a été assez inspirée, je pense, de ma culture cinématographique, qui n'est pas très exhaustive, mais quand même, et surtout des séries... Cette génération de séries dans les années 2010 jusqu'à maintenant, où on a un personnage qui vit une sorte d'initiation, que ce soit l'adolescence ou une histoire romantique, ou même la question des idéations suicidaires, etc., où il y a un personnage et une narration qui est suspendue.
Et aussi cette voix, cette narration qui est suspendue, me permet de prendre de la hauteur et d'éviter le voyeurisme, tout en utilisant le pronom « je » avec lequel j'ai parfois du mal, notamment avec cette réticence de l'autofiction. Donc ça m'a permis de naviguer : ce « je » qui est à la fois observateur, mais aussi très incarné, parce que faisant partie du passé des personnages. Ça, pour le coup, c'est venu de manière assez fluide.

Lauren Malka
Ce qui frappe immédiatement aussi, c'est ce qu'on pourrait appeler votre désobéissance typographique. *(rires)*
Tout est écrit en minuscules, il n'y a pas de majuscules, sauf quelques concepts choisis : Mouvement, Vie, Désir... Pourquoi ce choix ?

Douce Dibondo
Pourquoi pas ? *(rires)*
Ce choix-là me vient de la poésie, parce que dans mes écrits poétiques je n'ai jamais utilisé de majuscules, parce que, pour moi, la question de la majuscule et de la minuscule renvoie forcément à une sorte de hiérarchie, une hiérarchisation même, des mots et de ce qu'ils comportent comme importance. Et merci d'ailleurs bell hooks pour l'inspiration, parce que bell hooks, notamment à travers même son prénom et son nom, en tous cas son pseudonyme d'écrivain, le mentionnait.
Ça me semblait logique. Je me suis dit : « Tiens, le mouvement, la fluidité... On va y aller de manière ludique, on va proposer ça. » Et puis mettre l'accent sur autre chose : par exemple, en faisant porter au mot regard un R majuscule, tout à coup le lectorat s'interroge sur cette importance mise.
Qu'est-ce qui se passe derrière le regard ? Et bien le regard, à travers ma narratrice Kaya, qui peut voir entre les lignes de l'invisible et du visible, on comprend tout de suite qu'il y a autre chose qui se joue à travers ce regard-là, avec un grand R ou la conscience avec un grand C.

Lauren Malka
Le Mouvement, c'est le nom du collectif révolutionnaire créé par Kem, qui est donc la sœur jumelle de Kaya, la narratrice défunte. Elle crée ce collectif avec ses amies, Asia et Ilham, d'abord pour réaliser le rêve de Kaya, mais aussi pour remonter la piste de celui qu'elles estiment responsable de la disparition de Kaya, et pour ne plus baisser la tête. Est-ce que vous pouvez nous parler de ce mouvement ?

Douce Dibondo
Oui, ce mouvement, comme je disais tantôt, c'est cette réalité que j'aurais souhaité voir advenir, même si on a tenté avec mes amies aussi d'investir les lieux publics, notamment en 2020, la question des collages, la question de la chorale afroféministe dont j'ai fait partie à un moment, où on chantait dans les rues, dans les manifestations, etc. J'ai voulu étirer ce mouvement-là.
Ce mouvement, c'est de comprendre à quel point il est impossible de vivre cette grande séparation que le monde nous a imposée, c'est-à-dire de ne penser que par la tête et d'effacer qui nous sommes, d'effacer tout ce qui fait que nous sommes aussi des êtres

liquides, c'est-à-dire des êtres faits d'émotions. Et qu'à travers cette viscéralité-là de la rage, de la colère, de la vengeance, on peut en sortir aussi une stratégie. Et à partir de nos stratégies politiques, on doit éminemment plonger bien profond dans nos émotions, pour que la jonction des deux crée quelque chose de total, et pas de totalitaire, évidemment. Et qu'on accepte les défauts, qu'on accepte les failles... Mais qu'on se révolte aussi contre ces failles-là qui parfois nous sont imposées. Des blessures depuis l'enfance, des violences sexistes, sexuelles, racistes, etc. Et ça, ça nous rend plus humains.
Donc le mouvement, c'est déjà ça, c'est de comprendre cet élan d'humanité qu'on a en nous. Ces amies, ces trois amies, Kem, Assia et Ilham, elles y vont sans vraiment savoir, elles tâtonnent. C'est tout l'enjeu de ces personnages-là, de leur journée, on va dire héroïque, au final.

Lauren Malka
Et puis vous dites aussi tenir compte des failles, ne pas être totalitaire, c'est aussi un des objectifs de ce mouvement, de se méfier de la pureté militante, par exemple...

Douce Dibondo
Tout à fait, de se méfier de la pureté militante, de tous les mécanismes de punition, de carcéralité qu'on nous impose dans la société en général, et encore plus dans nos milieux. Nous qui manions les mots, les concepts, qui nous croyons pur·es et au-dessus des autres parce qu'on a compris quelque chose.
Mais qu'est-ce qu'il en est de l'incarnation dans nos relations ? Parce que, littéralement, la révolution passe par les relations. Si on veut faire advenir une société, toujours plus juste, toujours plus égalitaire, radicalement autre, ça passe par l'autre. Et c'est difficile !

Lauren Malka
Moi j'ai beaucoup pensé à la phrase d'Audre Lorde, « La poésie n'est pas un luxe. » Est-ce que vous diriez que vos personnages s'approprient cette langue poétique, mais aussi la musique, le rap, la performance, non pas comme des arts bourgeois mais comme vraiment une ressource vitale de survie ?

Douce Dibondo
Totalement parce que, pour moi la poésie, l'art, on en a fait des étendards, on les a mis sur un piédestal, et on a justement inscrit une fois de plus cette séparation-là entre la culture des petites gens et la culture avec un grand C.
Et pourtant, déjà, ce mouvement-là de devoir rendre culturel quelque chose qui est vital, nous en coupe. Cultiver l'art de l'attention c'est déjà être artiste et c'est déjà être poète. Cultiver le sens du détail et essayer de comprendre derrière les silences, par exemple d'une personne quand on est en conversation, c'est une forme artistique. Parce qu'à partir de là, on peut tirer des fils, mais qui sont infinis, de ce que ça veut dire les silences et l'écoute aussi.
Et donc, voyez, rien qu'à partir de ça, d'une interaction, on peut tirer le fil de ce qu'on appelle de l'art. Et donc dans ce roman-là, j'investis mes personnages. Évidemment, c'est Assia qui est artiste. Mais il y a des personnes qui sont très loin de ce milieu-là, comme Kem qui, elle, découvre à la fois le milieu militant, mais aussi ce que ça veut dire d'être artiste, en tous cas une personne qui incarne et habite l'espace public autrement. Je n'ai même pas le terme, un terme assez puissant pour dire à quel point c'est vital de se réapproprier l'art, non pas par les codes dont on a hérité de la bourgeoisie, et même d'une manière plus ou moins politique de faire de l'art, avec tous les mots, les bons mots, avec tous les hashtags, etc. Mais de passer par le corps une fois de plus.

Lauren Malka
La vitalité, c'est vraiment le terme qui émerge le plus de ce roman, à la fois par son audace littéraire, par sa force politique, par la force de ces personnages qui sont tellement attachants et pourtant c'est un roman qui part du deuil.

Douce Dibondo
Je reste persuadée que le deuil, c'est seulement un rappel de notre capacité à aimer. À partir du moment où on a aimé librement, sans attache, sans possessivité, et bien le deuil, c'est un doux rappel, même si évidemment c'est souffrant. Mais le mouvement nous apprend que tout est cyclique, tout est fluide, tout est un mouvement en spirale, et que, quand le deuil va s'amoindrir, quand le chagrin s'amoindrit, et bien l'amour vient remplir ce vase-là et on en sort grandi.

Lauren Malka
On arrive à la Bpi, Douce Dinondo, on va entrer dans les salles de lecture de la Bpi.

Les deux protagonistes entrent dans la bibliothèque.

Lauren Malka
Alors, Douce Dibondo, je vous ai demandé de choisir trois œuvres qui ont été importantes dans l'écriture de ce livre ou dans votre construction personnelle. Pendant qu'on va les chercher en rayon, vous allez me donner trois indices courts pour faire deviner les livres aux personnes qui nous écoutent.
Les deux premiers livres qu'on va aller chercher se trouvent au rayon littérature étrangère, auteurs américains. Quels sont les deux premiers indices ?

Douce Dibondo
« Bleu » et « Voie lactée ».

Lauren Malka
Ça c'est le premier livre et le deuxième est ici.

Lauren Malka
Et le troisième livre se trouve au rayon littérature tchèque et slovaque. C'est déjà un indice...

Douce Dibondo
« Souffle ».

Lauren Malka
Et voilà, on a les trois livres. Direction le studio pour vous entendre parler de ces livres !

Les deux protagonistes entrent dans le studio d'enregistrement.

Lauren Malka
Douce Dibondo, quel est le premier livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Douce Dibondo
Alors, le premier livre, c'est celui de Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*.
Ce livre, je l'ai dévoré il y a un peu plus de cinq ans et il m'a tellement ramené dans le quartier dans lequel j'ai vécu toute mon enfance au Congo. Je me suis reconnue dans le personnage de cette petite fille que décrit Toni Morrison, et de toutes les aventures de la

vie à travers ce regard d'enfant. J'ai refait connaissance avec moi-même, et c'est un roman que j'ai découvert et vécu comme très fiévreux, triste aussi. Avec cette nostalgie d'une enfance que je n'ai pas forcément vécue dans ces détails-là, mais où on pouvait reconnaître à quel point les enfants, l'enfance, c'est un espace qui est tellement malléable. Il suffit d'un éclair, d'une foudre et cet espace-là bascule, se rigidifie ou devient liquide. Et ça m'a beaucoup touchée Toni Morrison, cet œil bleu-là. Évidemment, avec toute la question de la beauté, de la couleur de peau, dans cet État du Sud où la ségrégation fait encore rage. Et de me reconnaître dans ces petites filles à la peau foncée, de me dire qu'en effet, peut-être que la poursuite de la beauté n'est pas forcément la première course à envisager en tant que petite fille ou jeune femme. *L'Œil le plus bleu*, magnifique.

Lauren Malka
Dans ce livre qui est son premier (je crois que c'était son premier roman), Toni Morrison explore beaucoup le racisme intériorisé, qui fait partie des thématiques à la fois de vos essais et de ce roman *Le Mouvement*.

Douce Dibondo
Oui, parce qu'au final, Toni Morrison et les grand·es auteur·rices qui ont nourri mon imaginaire ont toujours réussi à tisser les thématiques de toutes les oppressions systémiques qu'elles dénonçaient, et à les tisser de manière très naturelle.
Parce que littéralement, c'est ce qu'on vit. Dans nos vies de tous les jours, dans nos vécus, ce ne sont pas des choses qui sont séparées par une certaine temporalité. Par exemple, tiens, le matin, je vais vivre du racisme et puis le reste de la journée, non. Tout nous renvoie tout le temps à ça, en fait. Littéralement ce sont des vécus existentiels. Le racisme, c'est un fait social pour nous. Et donc le fait qu'elle arrive à nous prendre par la main et tisser ces thématiques-là, pour moi c'était évidemment une inspiration. C'est cette finesse de montrer la banalité de ces vécus-là dans nos vies.

Lauren Malka
On pense en tous cas à Toni Morrison en vous lisant, à la fois à travers la thématique du deuil qui traverse votre livre et qui est vraiment fondamentale chez Toni Morrison, et à la fois à travers ce racisme intériorisé. Il y a plusieurs scènes où vos personnages refusent vraiment la retenue imposée aux personnes noires, notamment dans l'espace public.

Lauren Malka
L'Œil le plus bleu de Toni Morrison. L'édition que vous avez entre les mains, c'est l'édition de poche qui est parue chez 10-18 en 2008, traduite en français par Jean Guiloineau. Et c'était paru en grand format en 1994. Et aux États-Unis en 1970, chez Holt, Rinehart and Winston.

Lauren Malka
Quel est le deuxième livre dont vous souhaitez nous parler ?

Douce Dibondo
Le deuxième livre, c'est *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, de Kundera.
Milan Kundera, que dire ? Un souffle, un blast ! Et pas forcément un blast explosif, c'est plutôt de l'ordre d'une bulle en moi qui avait besoin d'éclore, quand je me suis rendue compte à quel point c'était possible d'écrire des romans et de façonner des personnages tout en dépouillant tout ce qu'on a toujours imposé comme forme littéraire. Kundera, il arrive et dit « Tiens, je vais parler de deux vies, de deux vécus, et je vais les imbriquer comme ça, les tisser, les faire se rencontrer ». Et face à ces deux personnes-là, ces deux

personnages, vous, lecteur, lectrice, vous avez l'obligation, en tous cas, vous n'avez pas d'autre choix que de rentrer en elleux et de vous voir aussi.
C'est donc deux personnes, j'ai oublié les prénoms des personnages, mais un homme et une femme, qu'on découvre d'abord de manière séparée dans leur vie et qui ont plus ou moins des problèmes existentiels.
On découvre aussi, à travers les personnages, la ville de Prague d'où est originaire Kundera, et on comprend tout le décor politique. Ces deux personnages-là se rencontrent et se ratent parfois, puis il y a un moment où, finalement, les deux accrochent. Mais cette accroche-là déploie tout ce que les deux personnages ont essayé de cacher de leur propre insécurité, de leur propre rapport à l'amour, à la vie, à l'exil, à l'incompréhension. Du coup Kundera tisse de manière très fine les manquements, le fait de se désobéir à soi-même et de s'abandonner. Qu'est-ce que ça implique pour un homme ? Qu'est-ce-que ça implique pour une femme ? Bref, pour moi, au-delà même de la romance, c'est comment il arrive à faire collisionner deux univers.
Je me suis reconnue dans ce besoin-là de faire fi de toutes les fioritures, de rentrer tout de suite vraiment dans le vif du sujet, avec très peu de dialogues, et avec une tendresse envers les personnages, mais... une capacité aussi à les malmener un peu, à s'en moquer, à être dans un trait humoristique bien reconnaissable, à la Kundera quoi !
Ce livre-là, je l'ai relu une fois, je me suis dit : « Très bien, je pense qu'il va vivre en moi pendant longtemps. »
Et donc, avec *Le Mouvement*, le lien n'est pas tant dans la forme que dans le titre et ce que ça évoque, la thématique du livre quoi, c'est... À quel point il est insoutenable de se rendre compte qu'on est humain. Et qu'en plus de ça, quand on décortique ce que ça veut dire d'être humain, selon des faits qu'on n'a pas choisis, la couleur de peau, le genre, parfois une condition de santé, etc. De trouver quand même la force de sortir de la pesanteur et de rentrer dans une forme d'apesanteur. Se dire : « Tiens, malgré tout, oui j'ai touché le fond, mais tout en moi, tout mon instinct de survie et de vie même, me pousse à remonter et à aller chercher à défier la gravité de la vie. » Kundera... Comme disent les jeunes, mon gars sûr ! *(rires)*

Lauren Malka
L'édition que vous avez entre les mains, de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, de Milan Kundera, est une nouvelle édition, revue par l'auteur en 2020. C'est traduit du tchèque par François Kérel chez Folio, et la version originale était parue en 1984 à Toronto chez 68 Publishers avant de paraître en République Tchèque en 2006.
Quel est le troisième livre dont vous avez choisi nous parler ?

Douce Dibondo
Évidemment je suis profondément poète, et je le resterai à jamais, donc forcément le troisième livre fait honneur à cet art. Donc c'est *Un bref instant de splendeur*, d'Ocean Vuong.
Ce livre m'avait été conseillé par une amie poétesse, Sara Mychkine. Un livre extraterrestre, pour moi c'est une déflagration.
Oui, la poésie ce n'est pas seulement de la prose et des vers, ça peut être tout à la fois. Et c'est aussi un rythme sans cesse, une frénésie dans la vulnérabilité, cette adresse à sa mère. On peut aussi briser et étirer les formes. On peut parler d'un roman poétique, on peut parler de poésie. Enfin, il nous permet de choisir nos portes d'entrée à travers ce livre, Ocean Vuong.
Un bref instant de splendeur, c'est une lettre que l'auteur adresse à sa mère. Ocean Vuong est un enfant de l'immigration, je crois qu'il est né au Vietnam et qu'il a fui la guerre quand il avait entre deux et quatre ans. Évidemment la question de l'exil, ça me touche en plein cœur. Évidemment la situation de cette deuxième génération d'immigré·es, ça me

touche en plein cœur. Et puis le rapport à la mère, le rapport très métaphysique, en fait, à toutes les choses qui nourrissent, à toutes ces choses sur lesquelles on veille, cet élan de veiller sur les choses, de les nourrir, d'apporter de la tendresse, il y a beaucoup de ça dans ce livre. On apprend aussi à connaître l'auteur : la question de son *coming-out*, plus ou moins, ou en tous cas de la découverte de sa sexualité, de son homosexualité. Oui, un miroir. Ça a été une inspiration pour le coup, pour *Le Mouvement*, où je me suis dit : « Tiens, parfois, en écrivant, je sens cette transe de laisser couler le rythme à tenir, la découpe des phrases, la mise à la ligne, etc. Et si on allait tout à coup dans une poésie et de rentrer comme ça vraiment dans ce truc où ça s'effrite ? » ... Voilà, c'est ça. Cet effritement-là, et bien c'est Ocean Vuong qui me donne cette occasion-là.
Je pense que la somme de ces trois-là, de ces trois livres, montre 25 % du travail de jardinière que j'ai effectué dans *Le Mouvement*, en termes d'inspiration, en termes de capacité à oser aussi. Et merci pour ça, parce qu'en fait ce n'est jamais facile, ça paraît parfois tellement instinctif, intuitif, les moments ou les lieux où on puise nos inspirations en tant qu'artiste. Et le fait de revenir aussi à ces sources-là, ça devient des boussoles pour les prochains projets d'écriture.

Lauren Malka
Un bref instant de splendeur d'Ocean Vuong. C'est paru chez Gallimard dans la collection nrf en 2021, traduit de l'anglais par Marguerite Capelle. Le livre était sorti aux États-Unis en 2019 aux éditions Penguin.
Merci Douce Dibondo !

Douce Dibondo
Merci à vous !

Lauren Malka (voix off sur générique de fin)
C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale, David Federmann.
Un grand merci à Douce Dibondo pour sa participation. Vous pouvez retrouver son roman, ainsi que ses recueils de poésie et ses essais, en bibliothèque et en librairie.
Pour écouter nos précédents épisodes consacrés à Maylis de Kerangal, Fanny Taillandier, Bertrand Guillot, Victor Pouchet, Agnès Desarthe, ou ceux de la saison passée avec Ramsès Kefi, Séphora Pondi, Anthony Passeron ou encore Alice Zeniter, rendez-vous sur le site de la Bpi, de son magazine *Balises*, ou sur votre plateforme de podcasts préférée.
Si cet épisode vous a plu, n'hésitez pas à vous abonner et à nous laisser des étoiles et des commentaires. À bientôt !